

Sept têtes pensantes

Exposition « Têtes » de Louise Viger, Maison de la culture Frontenac, Montréal, du 27 octobre au 28 novembre 2010

Sylvie Lacerte

Number 237, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64085ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacerte, S. (2011). Review of [Sept têtes pensantes / Exposition « Têtes » de Louise Viger, Maison de la culture Frontenac, Montréal, du 27 octobre au 28 novembre 2010]. *Spirale*, (237), 9–10.

Sept têtes pensantes

PAR SYLVIE LACERTE

EXPOSITION « TÊTES » de Louise Viger

Maison de la culture Frontenac,
Montréal, du 27 octobre
au 28 novembre 2010.

Ravagé.

Le visage.

Détruit, dit-elle.

Un véritable tableau cubiste.

Jacqueline Picasso,

telle qu'en elle-même le maître

l'a fixée en lui abîmant le portrait.

Échafaudage baroque de traits déjetés,

décatis, dessinés à la va-vite.

Avec cette tête-là, on a envie d'en finir.

De se brûler la cervelle,

de mettre le canon

*du fusil contre son palais
pour organiser le désordre.*

— Catherine Mavrikakis,

« Ce qui ne restera pas d'un Picasso
déchiré en petits carrés bien réguliers
et foutu aux chiottes »,

Estuaire, n° 143, automne 2010.

En 2009, la revue *Estuaire* a sollicité Denise Desautels pour la préparation de son numéro 143. La poète a alors décidé de réunir cinq de ses consœurs, soit Martine Audet, Louise Bouchard, Louise Dupré, Catherine Mavrikakis et Gail Scott afin de donner corps à cette édition. L'artiste Louise Viger a été également invitée à se joindre au groupe, pour rendre « visibles » les réflexions et la poésie de ces têtes pensantes. Le projet *Têtes*, orchestré par Denise Desautels mais né, à l'origine, du désir de Catherine Mavrikakis de rassembler des poètes et des artistes en arts visuels pour aborder l'épineuse question de notre mort annoncée, aura donc permis la réunion de six femmes poètes et d'une artiste, qui se sont toutes jetées tête première dans cette entreprise téléologique, de prime abord sombre, mais qui a été, aux dires de Denise Desautels et de Louise Viger, une aventure intense et joyeuse entre sept femmes bien vivantes.



Louise Viger, *Têtes*. 6 impressions numériques à jet d'encre sur papier Hahnemühle chiffon photo (aimants ; 86 cm x 92 cm). 60 porcelaines blanches (hauteur : 10 à 20 cm ; relief : de 2 à 5 cm). 7 pièces au sol : feuille aluminium cintrée, peinture noire, cire de protection (longueur : entre 1,60 m et 2 m ; hauteur : entre 15 cm et 30 cm ; 3/8" épaisseur). Maison de la culture Frontenac, Montréal, 2010. Photo : Michel Dubreuil.

UN PROJET HYBRIDE

Le choix de Louise Viger est apparu tout à fait naturel à Desautels et à ses collègues, pour ce projet hybride de publication et d'exposition. Viger est une artiste engagée, dont la démarche poétique évoque souvent des sujets graves, imaginant les formes avec finesse et manifestant une ingéniosité à nulle autre pareille dans son utilisation de la matière, fût-elle trouvée, récupérée, inventée, usinée, pétrie, photographiée ou illuminée. L'artiste choisit rarement la voie de la facilité et est à l'affût de nouvelles matières qui lui permettent de traduire au mieux ce qu'elle souhaite transposer dans son langage visuel. Autrement dit, l'expérimentation de nouveaux médiums et matériaux ne lui fait pas peur. Viger aborde ses « périodes-laboratoire » avec l'humilité et l'émerveillement de celle qui découvre de nouvelles façons de faire, sans craindre de demander conseil auprès de personnes détentrices d'une expertise qu'elle ne maîtriserait pas d'emblée. C'est dans cet état d'esprit qu'elle s'est tournée vers la photographie numérique pour réaliser les portraits des six poètes partenaires de ce projet, que l'on peut découvrir dans l'édition

d'*Estuaire* intitulée *Têtes*, parue à l'automne 2010 et lancée au vernissage de l'exposition éponyme de Louise Viger à la Maison de la culture Frontenac.

UN TRAVAIL DE COLLABORATION DE LONGUE HALEINE

Avant de passer aux actes, pour ainsi dire, Viger, Audet, Bouchard, Desautels, Dupré, Mavrikakis et Scott se sont rencontrées à plusieurs occasions en amont de la demande de la revue pour discuter, explorer, disséquer la question que Mavrikakis avait déjà formulée dès 2007 dans un texte intitulé « Face à sa mort : visages de l'enfance ». Desautels, dans l'essai *Têtes* qu'elle signe en introduction du numéro 143 d'*Estuaire*, nous ramène d'ailleurs à cette interrogation : « *Sept femmes, six écrivaines et une artiste, devant une question qui en englobe plusieurs : qu'est-ce que je mourrai veul dire ? À chaque nouvelle rencontre, nous changeons de lieu et de table, mais nous choisissons chaque fois d'envisager la mort, la nôtre mais aussi — nous y serons amenées par la force des choses, de nos lectures et de nos réflexions — celle de l'autre.* »

Viger a donc pris la bête à bras-le-corps en parcourant le corpus entier de ses six « muses » avant de s'atteler à la tâche. Les sessions de remue-ménages se sont poursuivies et, chemin faisant, des idées, des images, des matières, des mots et des médiums ont surgi dans l'esprit et dans les mains de l'artiste.

UNE EXPOSITION TOUT EN POÉSIE

L'exposition/installation de Viger présentait des éléments aux murs et au sol, créant un environnement enveloppant et immersif. Du sol surgissaient de fines lames ondulantes en acier, placées à la verticale, se tenant « debout » grâce aux courbes façonnées à même la matière, de couleur foncée. Elles nous apparaissaient telles des vagues composant une belle allégorie (bien matérielle) d'une colonne vertébrale. Mais attention, le flâneur distrait, s'il trébuchait par inadvertance dans l'une de ces vagues, pouvait la déplacer, car rien ne les fixait au sol, comme quoi la métaphore de l'épine dorsale était opératoire, puisque nous savons tous à quel point celle-ci peut être fragile et engendrer des effets néfastes sur notre santé, ou notre vie, si elle est atteinte d'un mal souvent mystérieux et difficile à cerner, à identifier.

Sur le mur faisant face à l'entrée de la salle se trouvait un grand assemblage, savamment éclairé, composé de plusieurs rangées de fines pièces en porcelaine blanche presque flottantes avec leurs ombres portées, se démultipliant sur la pâle surface de la cimaise qui les soutenait. Au premier coup d'œil, l'effet de cette fresque en haut-relief était saisissant. Ses éléments polysémiques pouvaient revêtir tant l'aspect de papillons déployant leurs ailes, comme des anges qui s'envolent vers un au-delà, que de vertèbres reliées à la colonne vertébrale allongée au plancher. Dans cette belle terre blanche et mate, Viger avait, en fait, découpé les profils de nos six poètes. Intercalées entre ceux-ci, de manière aléatoire, de légères esquisses au graphite dessinées directement sur le mur reproduisaient en aplat les profils de faïence, et dont les traits venaient à la rencontre de leur ligne d'ombre, accentuant ainsi l'effet évanescent de la trace fantomatique laissée après notre mort. Sur les trois autres murs, ceignant la fresque, les portraits des écrivaines, captés par Viger à l'aide de la



Louis Viger, *Têtes* [détail], 60 porcelaines blanches (hauteur : 10 à 20 cm ; relief : de 2 à 5 cm).
Photo : Michel Dubreuil.

photographie numérique, se donnaient à notre regard et à notre lecture, chaque cliché étant accompagné d'un poème. Ces images, où les visages n'étaient pas toujours visibles dans le menu détail, se montraient à nous, pour la plupart, dans des tons allant du noir au blanc, en passant par le gris et parfois par des couleurs de terre, des ocres ou des sépias, d'où jaillissait la lumière. Les photos ne révélaient que les silhouettes des têtes, souvent saisies dans l'élan d'un mouvement, dentelées par un éclairage en contre-jour sur un arrière-plan clair ou obscur et dégageant une aura de mystère, tout en projetant, de manière affirmée, la personnalité des poètes. Chacune avait son lieu, mais toutes étaient reliées dans une communauté d'esprit par la poésie et aussi par les images, les matières, les couleurs et les compositions de l'œuvre protéiforme de Viger.

Évoquer la mort de façon sereine et accessible par un langage visuel et la médiation d'un autre langage, poétique celui-ci, n'est pas chose évidente. Nous sommes ici en présence de deux « idiomes » distincts qui, s'ils peuvent se rencontrer et parfois cohabiter sereinement, ne font pas automatiquement bon ménage. À n'en point douter, l'artiste a montré une compréhension intuitive de la thématique en jeu (souvent tabou — on n'aime pas parler de la mort ni en entendre parler), manifesté une sensibilité à la poésie et témoigné d'une complicité exemplaire avec les six écrivaines, sujets de ses portraits. Viger a relevé avec justesse le pari de transmettre aux spectateurs/lecteurs la conception de chacune des poètes sur leur fin réelle et notre dernier souffle à nous, sans jamais tomber dans la mièvrerie ou le pathos. †